2. René Micha

Volume 9, numéro 1 (49), janvier–février 1967

Pierre Jean Jouve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60607ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1967). 2. René Micha. *Liberté*, 9(1), 18–21.

2 René Micha

Question :

Jouve, poète, contient, comme tout grand poète, un philosophe de la poésie. Ne considérez-vous pas, René Micha, que la préface à *SUEUR DE SANG* met en lumière ce que le surréalisme et ses manifestes ont négligé, notamment l'exigence de communication ?

René MICHA :

Voilà, il me semble, une belle question puisqu'elle vise tout à la fois l'attitude de Jouve à l'égard de la psychanalyse, du christianisme, du surréalisme et, plus profondément, du moins à mes yeux, de la poésie. Ces questions se trouvent en effet traitées, ou comprises, dans l'avant-propos à *SUEUR DE SANG*. Une crise morale, aggravée par l'exil de la première guerre mondiale, avait abouti à ce qu'on a appelé, improprement, sa conversion. Au sens strict, Jouve n'avait pas à se convertir, étant chrétien de naissance. Il s'était agi plutôt de ce qu'il nommera une « *vita nuova* » : d'une foi plus assurée en des valeurs spirituelles plus sûres. Et, à peu près dans le même temps, c'est-à-dire vers les années 25-30, Jouve s'était trouvé en contact avec diverses expériences de psychanalyse, dont l'une poussée très loin. (Sa compagne est psychanalyste — c'est elle qui a traduit pour la première fois en français certaines oeuvres de Freud.) L'avant-propos à *SUEUR DE SANG*, paru en 1933, consacre cette double expérience. D'une part, Jouve y rappelle sa foi ancienne, le lien nécessaire avec Dieu : mais un Dieu inconnu, peut-être inconnaissable, le Dieu caché derrière ses nuages; d'autre part, et c'est l'essentiel de cette préface, Jouve dit sa confiance dans la psychologie des profondeurs, dans cette science de l'âme : redoutable à ses yeux, parce qu'elle est une science sur soi où l'homme, comme il dit, voit ce qu'il cherche devenir celui qui cherche. Cependant, au-delà d'une révolution de la pensée, de la sensibilité, de l'intuition, il me semble voir la confirmation de l'état de poète. Jouve découvre une « puissance d'écrire en poésie » à partir du moi profond, des valeurs inconscientes ou, comme il aime mieux dire, à partir de la conscience obscure, des limbes de l'esprit. C'est, concurremment, la découverte d'une langue autonome, apte à saisir de telles réalités, sans en rien perdre ni sans en rien dissimuler.

Question :

Justement, les surréalistes ont pensé, et André Breton à leur tête, que par le moyen de l'écriture automatique ils arriveraient à donner une expression de l'inconscient. Or il semble que Jouve n'ait pas adopté cette méthode — car il s'agit là d'une méthode pour arriver à une expression et à une poésie.

René MICHA :

Jouve s'est exprimé très clairement au sujet du surréalisme. C'est dans son journal (« *EN MIROIR* »). Il juge le surréalisme très sévèrement et, il me paraît, excessivement. Il s'élève contre ce qu'il appelle le tohu-bohu des mots ou le règne du coq à l'âne. Mais ce n'est pas le problème de la communication qui l'occupe. Chaque langue pose un problème de communication; et davantage sans doute le langage de l'art; et plus singulièrement encore la poésie. A cet égard, nous ne pourrions séparer les poèmes de Jouve et les poèmes d'Eluard, par exemple. Ils n'ont de sens qu'en eux-mêmes et ne prétendent pas à l'intelligibilité pratique. Mais les surréalistes consentent, et même souhaitent, que des voix plus impérieuses que la voix du poète s'imposent à lui : que des images, des associations d'images, se constituent spontanément. Ils appellent, ils conjurent, ils introduisent le hasard. Paul Eluard publie côte à côte une poésie « intentionnelle » et une poésie « involontaire ». Jouve exige davantage. Pour lui, les réalités profondes, acceptées, rejetées, saisies à nouveau — la substance de mort, la substance érotique — demeurent présentes : mais sans cesse gouvernées, soumises au verbe. Cependant, je voudrais ajouter ceci : je crois qu'en général les critiques ont trop incliné leur commentaire dans le sens où les entraînaient ces réalités mêmes. Jouve, en celles-ci, trouve des objets, des modes de vision, mais non une règle.

Question :

On y trouvait en effet des affirmations. En quelque sorte, Jouve conceptualisait lui aussi, à sa manière, la psychanalyse. Il tirait une philosophie de la psychanalyse. Or il est évident que, comme vous le dites, les critiques ont pris cela trop au pied de la lettre. Mais alors je voudrais savoir dans quelle mesure il a pu échapper lui-même à sa propre philosophie ?

René MICHA :

Je ne crois pas qu'il ait voulu y échapper. Mais, à ses yeux, la poésie importe plus que tout. Le poète voit et il dit. L'objet de vision ne peut être appréhendé que par un certain système d'images, le système adéquat, mais ce système est un *véhicule*. Les images sont donc importantes, mais non pas pour fonder, disons, une doctrine. Par exemple, la symbolique religieuse, qui paraît dans « *LES MYSTERIEUSE NOCES* », ou la notion de la faute, la nostalgie d'une innocence perdue, qui est au centre du « *PARADIS PERDU* », ou encore ces instincts d'amour et de mort qui se lient et se déchirent dans « *SUEUR DE SANG* » : ce sont des idées de poésie ». Elles occupent la profondeur ; en même temps, elles produisent des thèmes, des allégories — comme il arrive en peinture. L'accusation qu'on a faite à Jouve, de mélanger Freud et saint Paul, tombe évidemment à faux. Dans l'avant-propos auquel nous nous référons, la phrase la plus frappante est celle qui l'achève, Jouve écrit : « *La révolution, comme l'acte religieux, a besoin d'amour. La poésie est un véhicule intérieur de l'amour* ». Quant au titre de l'ouvrage : « *SUEUR DE SANG* », il est explicite par les mots : élévation à des substances supérieures de la puissance érotique humaine. Ainsi Freud se trouve-t-il subordonné à un projet fondamental, qui est le projet même de la poésie.

Question :

Cependant cette « puissance » n'est-elle pas affectée d'un signe négatif ? Dans le texte que j'ai sous les yeux, on parle de la pauvre, de la belle puissance érotique humaine. Pensez-vous que l'emploi du mot « pauvre » s'expliquerait, justement, par ce que Jouve a en lui de conscience chrétienne, de spiritualité ?

René MICHA :

Non, je ne le crois pas. Jouve a la conviction que Freud vient de faire une découverte importante; il proclame cette importance. Mais, tout aussitôt, il lui semble que les choses mises à jour réclament une sublimation. Je songe moins, ici, au salut par la psychanalyse qu'au salut par l'art. La vérité des choses doit être transformée : portée sur un autre plan, qui est celui de l'art. Permettez-moi de rappeler, un peu librement, ce que j'ai cru discerner dans une parole de Jouve touchant Delacroix. Représenter le sang n'est pas facile. Nous pouvons imaginer un peintre si maladroit que son ouvrage nous échappe : nous ne reconnais-

sons pas le sang. Mais aussi un peintre si adroit, si esclave de l'apparence, que le sang paraisse en trompe-l'oeil, comme s'il coulait sur la toile. Ceci est aussi détestable que cela. Il faut sans doute que la goutte de sang soit une chose bien concrète, que nous la voyions telle; mais il faut aussi que nous coïncidions avec le regard du peintre, que nous voyions la goutte de sang comme il l'a voulue, c'est-à-dire comme une chose de beauté. Ainsi en va-t-il dans l'oeuvre de Delacroix — et dans celle de Jouve qui lui est dédiée.

Question :

Jouve a dû être fasciné par la peinture de Delacroix. Delacroix a dû être un de ses initiateurs, en quelque sorte.

René MICHA :

Oui, sans doute. Jouve a beaucoup aimé Delacroix, en qui il a trouvé une thématique et, au-delà de cette thématique — et même des anecdotes — une vérité profonde.

Question :

Pierre Jean Jouve a écrit dans « *EN MIROIR* » : je n'aurais jamais écrit une ligne si je n'avais pas cru au rôle sanctificateur de l'art. Quel-que que vous pensez ? Est-ce que vous imaginez l'univers de Jouve hors du christianisme ?

René MICHA :

Personnellement, oui, je l'imagine. Ce que je n'imagine pas, c'est l'univers de Jouve en dehors d'un lien avec l'invisible. Cependant il eût pu s'accommoder de structures extérieures empruntées à une autre religion que le christianisme. Jouve croit au principe spirituel. C'est pourquoi il définit la poésie : une âme inaugurant une forme. Et dire, par exemple, que son oeuvre ou même son existence se trouvent fixées par des noeuds en quelque sorte idéaux, c'est rêver sur les aspects positifs et négatifs ou, pour employer l'expression de Mallarmé, sur les feux réciproques qu'échangent le poète et la poésie dans l'opération de leur double idéalisation. C'est la vraie unité et la vraie déchirure. Il ne faut pas chercher autre chose, s'appesantir sur les systèmes, les doctrines. Il faut accepter les différences, les contradictions — le mouvement. Alors, toutes choses finissent par se mettre en place et forment l'acte de poésie. Telle est la religion de Jouve : la poésie, l'acte du poète.